

SOPHIE ADRIANSEN

A black and white portrait of Sophie Adriansen, a woman with light-colored hair styled in a short, wavy bob. She is looking slightly to the left of the camera with a soft, enigmatic smile. The background is dark and out of focus.

Une
Américaine
à Monaco

« Un récit qui sort du portrait
pour papier glacé. »

Ciné Télé Revue


CHARLESTON

Fille de millionnaire, comédienne obstinée, reine du cinéma, éternelle amoureuse, mélancolique chronique, mère accomplie et princesse au grand cœur, Grace Kelly est une icône et son destin une légende, celle d'une reine de Hollywood devenue souveraine après avoir trouvé son prince charmant.

Elle a passé tant de temps dans la lumière qu'on croit connaître d'elle le moindre secret. Mais les images ne disent pas tout...

Des plateaux hollywoodiens au protocole monégasque, Sophie Adriansen vous invite à découvrir l'envers de tous les décors d'une vie passée devant les objectifs et mise en scène sur pellicule.

**Un portrait brossé d'une plume remarquable,
qui ressuscite la femme et fait fondre la glace.**

Sophie Adriansen est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages en littérature générale et jeunesse. Formée au scénario à la Femis, elle se consacre désormais entièrement à l'écriture après une première vie dans laquelle les chiffres primaient sur les lettres.

Auteur à succès en littérature jeunesse, elle questionne notamment les libertés des femmes en littérature générale.

ISBN 978-2-36812-165-8



8,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

UNE AMÉRICAINE
À MONACO

Texte précédemment paru aux Éditions Premium sous le titre
Grace Kelly, d'Hollywood à Monaco, le roman d'une légende.

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-165-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Sophie Adriansen

UNE AMÉRICAINE
À MONACO

Biographie



« La vie serait une comédie bien agréable,
si l'on n'y jouait pas un rôle. »

Denis DIDEROT

ÉCRIRE SUR GRACE KELLY

Écrire sur Grace Kelly, c'est s'attaquer à un iceberg.

Pour la glace, bien sûr, cette froideur, cette distance pudique qui ont fait son succès à Hollywood puis son mystère à Monaco. Pour sa superbe étincelante, son apparente dureté toute germanique, son énigmatique beauté et son puritanisme de façade. Mais surtout pour son caractère inattainable, abrupt, vertigineux.

Écrire sur Grace Kelly, c'est aborder par sa partie émergée une figure publique qui s'est tant de fois exprimée, a enregistré tant d'interviews, posé pour tant de photos qu'on croit en connaître le moindre secret. Mais les images ne disent pas tout. Elles témoignent du fantasme plus que de la réalité. Grace a tout au long de son existence incarné un idéal qui n'était qu'un trompe-l'œil ; la diaphane

porcelaine comporte des fêlures visibles seulement si l'on s'approche.

C'est plonger dans les profondeurs floues du protocole monégasque et des plateaux hollywoodiens sans se laisser aveugler par les ors de la principauté ni les strass des studios ; c'est découvrir l'envers de tous les décors d'une vie passée devant les objectifs.

C'est observer u'ne femme dont le destin a été prophétisé par des réalisateurs prestigieux, Alfred Hitchcock en tête de file. Onze longs métrages, c'est ce qu'il reste pour admirer Grace Kelly en mouvement – onze longs métrages et quelques satellites documentaires, le film d'un mariage féérique, une fantaisie de garden club, les premiers essais d'une étoile filante d'Hollywood.

L'appartement-prison de *Fenêtre sur cour*, depuis lequel son fiancé James Stewart observe la vie sans pleinement y participer, préfigure la cage dorée du palais princier. Son personnage du *Cygne* donne un avant-goût des affres de la vie de princesse. Le portrait de la pauvre petite fille riche dressé par *Haute Société* est la réplique de la vie des Kelly à Philadelphie. La course-poursuite en voiture près de Monaco avec Cary Grant dans *La Main au collet* est l'incroyable présage du trajet fatal sur la corniche.

Sa vie toute entière a d'abord été mise en scène sur pellicule.

Écrire sur Grace Kelly, c'est s'attaquer à un iceberg mais c'est se préparer à voir fondre la glace. C'est partir à la rencontre d'une femme animée d'une volonté farouche dès lors qu'elle a pris une décision, parce qu'elle a reçu la détermination,

l'obstination et le courage en héritage – une Kelly n'abandonne jamais.

C'est percer le secret d'une exilée qui s'est hissée toujours plus haut pour exister aux yeux de son père et s'est éloignée de lui dans l'espoir que de plus loin il la considère enfin, d'une actrice qui a pris sa retraite des studios pour s'enfermer dans une tour d'ivoire ensoleillée en bord de mer, ignorant que le mal des hauteurs n'a pas de remède. De Philadelphie où elle est née à Monaco où elle est morte, de New York et Broadway où elle a appris la comédie à Cannes où elle a découvert que des princes régnaient sur des rochers, d'Hollywood où elle a séduit tant d'hommes à cette French Riviera par laquelle elle s'est laissé charmer, la vie de Grace Kelly est un destin transatlantique.

C'est dépasser les sourires pour essayer de cerner les tourments intérieurs.

« Écrire sur elle, c'est essayer d'envelopper de la fumée dans du papier. » a noté un journaliste du *Saturday Evening Post* en 1954. Avec le temps, la fumée s'épaissit et le piédestal s'élève. Fille de millionnaire, comédienne obstinée, reine du cinéma, éternelle amoureuse, mélancolique chronique, mère accomplie et princesse au grand cœur, Grace Kelly est désormais une icône et son destin est une légende, celle d'une reine d'Hollywood devenue souveraine après avoir trouvé son prince charmant.

Et cette légende, puisque les contes de fées n'existent pas, s'écrit comme un roman.

1947

LA COMÉDIE,
UNE VOCATION

La candidate avait indiqué sur le formulaire d'inscription qu'elle ambitionnait de devenir une comédienne suffisamment accomplie pour que son oncle George écrivît un jour une pièce pour elle. Elle portait le patronyme de Kelly et savait qu'elle marquerait des points en faisant état de son lien de parenté avec le dramaturge. George Kelly, qui avait débuté en jouant lui-même la comédie avant de passer à l'écriture, avait remporté en 1926 le prix Pulitzer dans la catégorie théâtre avec sa pièce *Craig's Wife* – pièce qui donnerait lieu à pas moins de trois adaptations cinématographiques ensuite.

Elle ne s'était pas trompée : elle fut convoquée sur-le-champ pour une audition, et ce bien que les

inscriptions pour l'année à venir fussent théoriquement closes. Pour celle-ci, on lui demanda d'interpréter un extrait d'une trentaine de pages de *The Torch-Bearers*¹, une pièce de cet oncle dont elle s'était réclamée. La candidate s'exécuta avec d'autant plus de docilité qu'elle connaissait bien le texte pour l'avoir déjà joué quelques années plus tôt.

Sa prestation de ce mercredi-là entre les murs de l'American Academy of Dramatic Arts ne fut cependant pas extraordinaire : en dépit d'une présence scénique jugée « bonne », de qualités physiques (blonde, mesurant un mètre soixante-dix, pesant cinquante-sept kilos) et intellectuelles (esprit, vivacité, imagination) remarquées, la candidate n'avait pas convaincu Emil E. Diestel, le secrétaire-trésorier du conseil d'administration du conservatoire, par sa voix : « nasillarde » et « mal placée », nota celui-ci dans ses appréciations. Elle avait malgré tout les dispositions d'une comédienne en devenir : son instinct dramatique était satisfaisant, sa lecture des rôles intelligente. Surtout, elle disposait de cet argument imparable, inscrit en gros parmi les annotations de Diestel : « nièce de George Kelly ».

La dénommée Grace Patricia Kelly, qui n'avait pas encore fêté son dix-huitième anniversaire, était venue à New York avec le pressentiment d'aller à la rencontre de son destin. Ce 20 août 1947, à trois heures de l'après-midi, il venait de lui ouvrir les bras.

La demoiselle n'avait pas fait un très long voyage : elle arrivait de Philadelphie, à cent cinquante kilo-

1. *Les Porte-flambeaux*.

mètres de là, où elle était née en novembre 1929. Passer d'un état à son voisin, on ne pouvait déjà parler d'expatriation – il allait falloir attendre une petite décennie avant que Grace ne s'exilât.

Il y avait cependant dans la famille une certaine tradition de la migration : chez les Kelly, on savait faire ses bagages lorsque les ambitions l'exigeaient. Grace, en somme, n'était rien d'autre que la digne héritière de ses ancêtres.

Une lignée de travailleurs

John Brendan Kelly, le père de Grace, aimait à donner aux journalistes une version romanesque de son ascendance : il s'exprimait avec une certaine emphase lorsqu'il racontait la détermination qui avait mené la lignée de paysans modestes du comté de Mayo, au fin fond de l'Irlande, dont il était issu, à la place prestigieuse que lui-même occupait à Philadelphie, cinquième ville des États-Unis.

Il répétait ainsi volontiers que son grand-père n'avait eu les moyens d'envoyer à l'école qu'un seul de ses cinq fils. Le patriarche avait annoncé à la famille au grand complet cette décision d'importance : on était certes pauvres, mais il y aurait au moins un Kelly éduqué ; et il s'agirait de Pat, l'aîné. Les quatre autres garçons, dont John Henry, père de John et grand-père de Grace, travailleraient à la ferme. Pat avait fait honneur à son élection : il était devenu doyen de l'université de Dublin. À défaut de recevoir de l'instruction, John Henry, lui, avait hérité d'une mémoire spectaculaire qui allait se

transmettre de génération en génération – au moins jusqu’à Grace.

En 1868, John Henry Kelly avait quitté l’Irlande pour le Nouveau monde, fuyant comme nombre de ses compatriotes un pays ravagé par la famine qui, en plus des pertes humaines considérables, allait faire éclore un conflit politique sanglant avec la couronne britannique. Après avoir traversé l’Atlantique dans cet entrepont qu’on nommerait bientôt *troisième classe*, il s’était installé à Rutland, dans le Vermont. Il y avait rencontré Mary Ann Costello, une émigrée irlandaise de dix-sept ans arrivant comme lui du comté de Mayo, qu’il avait épousée l’année suivante. Tous deux partageaient le même espoir d’une vie meilleure qu’ils comptaient bien rendre possible en Amérique.

John Henry n’avait pas ménagé ses efforts pour faire de ce rêve une réalité. Il avait travaillé dur, comme ouvrier du chemin de fer d’abord, avant que la famille partît s’installer à Philadelphie, berceau de l’indépendance américaine, et qu’il trouvât un poste dans la manufacture de tapisserie John et James Dobson qui employait quelque deux mille salariés à quelques kilomètres du centre-ville. Il était désormais à la tête d’une grande famille : John « Jack » Brendan Kelly, né le 4 octobre 1890, était le dernier de dix enfants. L’aîné, Patrick Henry, avait déjà soufflé ses dix-huit bougies lorsque Mary Ann avait accouché du benjamin.

Mary Ann Costello aimait lire. C’était un livre à la main qu’elle avait bercé ses enfants. Elle récitait par cœur des scènes du théâtre de Shakespeare. Que transmettait-elle inconsciemment à sa descen-

dance ? Son fils George Edward deviendrait des années plus tard un grand dramaturge et son fils Walter C. un comédien de vaudevilles, cependant que leur frère Patrick Henry, puissant entrepreneur, ferait construire, outre nombre d'écoles et d'églises en ville, la Free Library de Philadelphie. À la génération suivante, Grace, à la fin d'une vie marquée par le cinéma et les grands textes, donnerait des récitals de Shakespeare et se rendrait sur la tombe de celui-ci à Stratford-upon-Avon.

Élevé dans le culte du travail, John Brendan Kelly avait retenu la leçon ; et c'était en ne devant rien à personne d'autre que lui-même qu'il avait tracé son propre chemin et était devenu millionnaire.

À dix ans, et comme plusieurs de ses frères avant lui, il avait suivi son père sur le chemin de la manufacture de tapisserie après la classe. Il fallait bien contribuer à nourrir les nombreuses bouches que comptait la famille. À treize ans, il avait quitté l'école pour l'entreprise de construction créée par son frère Patrick Henry. Il y était devenu apprenti maçon. Quand il ne travaillait pas, il s'adonnait à la boxe. Avec ses quatre-vingt-quatre kilos et son adresse, il avait tous les atouts pour remporter les combats. Mais le jeune homme, déjà très conscient d'un pouvoir de séduction qui deviendrait légendaire, craignait qu'un mauvais coup ne le défigurat. La coquetterie lui avait fait préférer à la boxe l'aviron de couple. Il s'était d'emblée passionné pour ce sport de vitesse, prenant un plaisir fou à parcourir quelque deux mille mètres en moins de dix minutes à bord de bateaux en bois longs de trois mètres.

Il s'était lancé dans une carrière sportive que la Première Guerre mondiale était venue interrompre. Meilleur rameur national d'aviron en individuel en 1916, John Kelly s'était vu refuser son engagement dans l'armée de l'air pour mauvaise vue – Grace hériterait de sa myopie, comme de la coquetterie qui les retiendrait l'un et l'autre de porter trop souvent des lunettes – et avait intégré le corps d'ambulances américain en France. Il était devenu lieutenant. Sur le Vieux Continent, ne rêvant que de poursuivre sa carrière sportive sur l'eau, il avait participé comme poids lourd à des tournois de boxe organisés par l'armée ; il avait mis à terre plus d'un adversaire avant d'être lui-même vaincu par une cheville cassée. Surtout, il avait commencé à échafauder des plans pour réussir dans les affaires. À son retour, John avait ramé jusqu'à être couronné d'or puis, aidé par ses frères Walter et George qui lui avaient respectivement prêté deux mille et cinq mille dollars, il avait fondé la briqueterie Kelly. L'entreprise allait lui faire gagner son premier million et le surnom de « roi de la brique » : « Vous ne pouvez pas poser deux briques l'une sur l'autre sans passer par John Kelly ! » dirait-on bientôt dans toute la ville.

Et son entreprise ne connaîtrait pas la crise.

Le mardi 29 octobre 1929 n'était pas noir pour la famille Kelly. John avait épousé quelques années auparavant Margaret Katherine Majer, une championne de natation et mannequin de mode d'origine allemande rencontrée à la piscine du Turngemeinde Club de Philadelphie, et leur amour avait vite porté ses fruits. Après Margaret Katherine, née en 1925, et John Brendan Kelly Junior, arrivé en

1927, on s'apprêtait à accueillir un nouvel enfant dans le foyer.

Dans l'ombre du père

Grace Patricia Kelly vint au monde le 12 novembre 1929. Son prénom synonyme d'élégance lui avait été donné en hommage à la jeune sœur de son père, morte à l'âge de vingt-deux ans. John Kelly avait fait à sa mère la promesse de baptiser une de ses propres filles Grace. Sa sœur partie trop tôt ambitionnait de devenir... actrice.

Profitant de l'élan des années vingt et du développement des constructions, le patriarche s'enrichissait. À Philadelphie, au 3901 Henry Avenue, la demeure familiale était belle, vaste et neuve – bâtie par John lui-même en 1925 –, et la fortune dans toutes les acceptations du terme semblait avoir élu la famille Kelly pour longtemps. On menait une vie saine, on élevait les enfants « à la prussienne », dans une austérité imposant de se tenir à distance raisonnable des mondanités et dans les valeurs du sport érigées en leçons : culte de l'effort et goût du dépassement de soi transmis très tôt. L'inactivité était inenvisageable, le désœuvrement un péché. Dans la famille qu'Elizabeth Anne était venue agrandir en 1933, on pratiquait le vélo, la natation, la gymnastique. Les trois filles portaient des gants blancs. Avec leurs corps superbes et leurs traits fins, les enfants Kelly étaient des beautés qui s'ignoraient – les parents n'étaient pas de ceux qui en faisaient compliment – et qui n'en prendraient conscience

que lorsque les regards de tiers le leur révèleraient¹. Beauté, santé, détermination et principes catholiques : le clan donnait une image de la réussite à l'américaine dont Margaret et John, sans jamais s'en vanter, n'étaient pas peu fiers.

L'été, la famille se délocalisait à Ocean City, sur la côte Est, dont la situation était propice à l'entretien de la condition physique et à l'apprentissage de la vie – John Jr. deviendrait surveillant de baignade, Grace gagnerait ses premiers dollars en servant dans un restaurant de la station balnéaire. Les Kelly organisaient à l'occasion du Labor day, le premier lundi de septembre, de grands barbecues qui allaient devenir une institution locale.²

Mais tandis que ses aînés, Margaret que l'on surnommait Peggy et John dit Jack, jouaient sans peine le jeu de l'éducation parentale, Grace se démarquait du reste de la fratrie. Moins résistante, souvent malade, elle restait davantage en retrait. Plus douce, elle développait une personnalité singulière. Elle aimait l'esprit de tribu mais s'isolait aussi régulièrement. Une fleur de serre perdue au milieu de plantes robustes. Avec les années, elle avait pris goût à la lecture et se réfugiait dans la littérature et la poésie. Elle sentait une inexplicable attirance pour tout ce qui relevait du domaine artistique. Après

1. « Mais ce sont trois dindes ! » avait coutume de commenter John Junior lorsqu'on le complimentait sur la beauté de ses sœurs.

2. Bien plus tard, Grace continuera de séjourner à Ocean City, s'arrangeant pour être présente au fameux barbecue avec son mari, ses enfants et des amis dont Frank Sinatra, Dean Martin, Jerry Lewis, Bing Crosby...

que l'acteur Douglas Fairbanks Jr. l'avait embrassée sur le front à l'occasion d'une réception donnée par ses parents, elle avait refusé de se laver le visage pendant plusieurs jours. Elle avait alors sept ans.

À l'adolescence, elle tenait un journal intime sous la forme d'un *scrap book*. Sur les pages épaisses que renfermait la couverture beige, elle rassemblait, collait, légendait tous ces grands et petits riens qui font le charme du quotidien, tous ces souvenirs très importants ou simplement anecdotiques que les adolescents n'aiment rien tant que de conserver. Cartes de Noël et serviettes en papier décorées du réveillon ou d'une fête d'anniversaire ; sous-bocks publicitaires et cartons de boîtes d'allumettes ; chewing-gum parfumé, soigneusement conservé dans son emballage, offert par un jeune prétendant et souvenirs de Saint-Valentin ; programmes de spectacles et tickets d'entrée ; fleurs séchées et marque-pages... Le volume était devenu son premier confident, silencieux témoin de son attachement à sa famille, du développement de son goût pour l'art, de sa passion des spectacles, et des premières manifestations de l'état amoureux – de sa sensibilité, en somme.

Car cette sensibilité n'avait guère les moyens de s'exprimer en dehors du cadre domestique. Les parents Kelly avaient inscrit leur fille à la Ravenhill Academy, le *college* du couvent des dames de l'Assomption de Philadelphie, dont l'éducation était réputée fort stricte. Le règlement y était spartiate et l'uniforme obligatoire. Grace y avait découvert les joies des cours de danse, heureuse distraction dans cet univers qui en comptait peu. Elle était une élève appliquée quoiqu'introvertie. Comme John B. Kelly

peinaït à comprendre sa fille ! Il l'élevait comme ses autres enfants, pourtant Grace était indéniablement différente. Cette différence n'était pas un motif de satisfaction pour le père de famille. À moins que ce ne fût pour s'illustrer par quelque exploit, il n'aimait guère que l'on sortît du rang.

Sa deuxième fille lui vouait un amour inconditionnel. Papa accordait son attention à d'autres – lui-même en tête de liste – plus qu'à elle ? Grace n'en manifestait aucune souffrance, se contentant de grappiller ce qu'elle pouvait et de s'en réjouir. « Je n'ai que de merveilleux souvenirs avec lui » dirait-elle après sa mort. Dans l'intervalle, elle aura pourtant tout fait pour tenter d'exister à ses yeux.

Le patriarche incarnait un modèle masculin que Grace allait côtoyer plus tard au cinéma. Cet hercule d'un mètre quatre-vingt-dix, tout en muscles et en charisme, sûr de la fascination comme de l'autorité qu'il exerçait sur les femmes aussi bien que sur les hommes, était de la trempe des futurs partenaires de sa fille à l'écran - Gary Cooper, Clark Gable, Ray Milland, James Stewart, William Holden, Stewart Granger ou encore Cary Grant, pour ne citer qu'eux. Et John, en bon machiste, ne cachait pas qu'il était davantage préoccupé par le destin de son fils que par l'avenir de ses filles. John Jr. était né pour marcher dans les pas de son père et réussir au moins aussi bien que celui-ci. Lourde responsabilité pour les épaules d'un jeune homme, si musclées fussent-elles.

Au retour de la Première Guerre mondiale, John B. Kelly avait repris la compétition sportive. Et c'était en Europe – décidément – qu'il s'était

brillamment illustré, en remportant deux médailles d'or aux Jeux olympiques de 1920, en Belgique, à Anvers, en aviron de couple, en équipe avec son cousin Paul Costello, et en individuel à bord d'un skiff¹. Cette année-là, il avait soufflé un vent nouveau dans le domaine sportif. Les Jeux de 1916, qui devaient se tenir à Berlin, avaient été annulés. Ceux d'Anvers avaient été marqués par l'apparition du drapeau olympique. L'universalité de l'olympisme y était représentée par cinq anneaux de couleurs différentes entrelacés, chacun symbolisant un continent – une chaîne indivisible. Moins de deux ans après la fin du conflit mondial, on avait espéré que les valeurs du sport pourraient l'emporter sur les désaccords politiques. C'était également en 1920 qu'avait été prononcé pour la première fois le serment olympique proposé par le baron Pierre de Coubertin. À l'occasion de la cérémonie d'ouverture, le porte-parole de la délégation belge, l'athlète Victor Boin, avait ainsi déclaré : « Nous jurons de prendre part aux Jeux olympiques en compétiteurs loyaux, d'observer scrupuleusement les règlements et de faire preuve d'un esprit chevaleresque pour l'honneur de nos pays et pour la gloire du sport. »²

En 1924, lors des Jeux organisés à Paris, John avait à nouveau gagné une médaille d'or en aviron

1. Bateau à une place.

2. Le serment olympique a évolué depuis. Le voici tel qu'il est prêté par les athlètes actuellement : « Au nom de tous les concurrents, je promets que nous prendrons part à ces Jeux olympiques en respectant et suivant les règles qui les régissent, en nous engageant pour un sport sans dopage et sans drogues, dans un esprit chevaleresque, pour la gloire du sport et l'honneur de nos équipes ».

de couple, toujours en ramant avec Costello. En tant que sportif, il n'avait plus rien à prouver : devenu le premier rameur ayant récolté trois médailles d'or aux Jeux olympiques, il était désormais largement accompli. En outre, il pouvait s'enorgueillir d'avoir remporté cent vingt-six courses consécutives en skiff, ce qui avait fait de lui le lauréat de six championnats américains. Ces succès sportifs lui avaient valu un respect certain dès qu'il s'était lancé dans les affaires. Il avait su tirer parti de cette estime.

En parallèle, John B. Kelly s'était lancé en politique. Particulièrement actif dans ce domaine comme dans tous ceux dans lesquels il s'engageait, puisqu'un Kelly n'était pas homme à faire les choses à moitié, il avait brigué la mairie de la républicaine Philadelphie – il avait perdu très honorablement face à son concurrent – avant de prendre en 1937 la présidence de la section du parti démocrate du comté. Kelly avait été élevé au rang de commissaire puis de président de la commission régissant le parc de Fairmount, l'un des plus grands parcs municipaux dans le monde – dans lequel, bien plus tard, serait érigée, près de la ligne d'arrivée du parcours où il avait appris l'aviron, une statue le représentant en train de ramer. En 1941, le président Roosevelt l'avait nommé référent national pour les questions de condition physique : Kelly, qui avait toujours défendu l'intégration pleine du sport à la vie quotidienne, avait dès lors mis sa popularité à profit pour partager ses principes avec tous les Américains. Ses engagements sportifs, municipaux et militaires lui avaient valu plusieurs autres distinctions encore.

Ses activités étaient nombreuses et variées mais John Kelly ne négligeait pas pour autant sa famille. Il s'évertuait à transmettre à ses enfants ce qui était sa devise : ne rien prendre sans donner en retour. Et il leur apprenait aussi que tout se gagnait, par le travail, la persévérance et la sincérité. Aucune ambition n'était trop grande.

L'oncle George

Tous les hommes de la famille n'étaient pas de la veine de John Kelly. Un oncle de Grace, George Edward, celui-là même qui avait prêté de l'argent pour que John, son cadet de deux ans, démarrât sa briqueterie, avait permis à l'adolescente d'exprimer sa sensibilité d'une façon inédite. Grace l'adorait et lui rendait souvent visite. Elle trouvait auprès de lui ce qui lui manquait avec son père, sans que cela ne remît en question son amour filial. La célébrité que lui avait apporté le prix Pulitzer n'avait rien changé à l'attitude de son oncle, qui sortait peu, restait d'une remarquable discrétion et préférait aux effusions des soirées au théâtre la solitude de son domicile où il passait des heures en tête-à-tête avec sa machine à écrire. George était lui aussi doté d'une mémoire impressionnante : il connaissait par cœur chaque ligne de ses pièces et était capable d'en improviser des représentations.

George Kelly avait commencé à écrire du théâtre au retour d'une mobilisation par l'armée américaine qui l'avait emmené servir en France – il écrivait onze pièces au cours de sa carrière.

Appréciant peu le théâtre expérimental qui prenait forme au début des années vingt, il s'était employé à imaginer des comédies satiriques dans le respect des structures dramatiques traditionnelles. George entretenait une liaison avec un homme, William Weagley. Cette relation, qui allait durer cinquante-cinq ans, était maintenue secrète : de toute sa famille, Grace serait la seule à l'accepter. Le dramaturge était peu tendre avec les personnages féminins qu'il créait, et plus globalement pétrissait ses rôles d'un égoïsme tirant vers la monstruosité ; ses intrigues se révélaient toujours sous-tendues d'un message moral fort, cependant ses pièces évitaient l'écueil d'une trop grande noirceur comme celui du recours trop facile au sentimentalisme. Mêlant acidité et humour, il maquillait habilement des réquisitoires parfois violents.

Écrite en 1923, la première s'intitulait *The Torch-Bearers* et mettait en scène une troupe de théâtre composée d'acteurs aussi incompetents que narcissiques, emmenée par un directeur caricatural, dont le spectacle était un fiasco – de pièce en pièce, Kelly deviendrait plus mordant et plus sévère encore avec ses personnages.

En 1942, à l'âge de douze ans, Grace était pour la première fois montée sur les planches. Cela s'était passé à l'académie de théâtre d'East Falls, une institution locale dans laquelle la famille Kelly était impliquée à plusieurs niveaux. John, le père de Grace, avait en effet participé à son extension en 1941 au travers de son entreprise de construction ; deux des pièces de George y avaient été jouées ; et Grace, comme sa grande sœur Peggy et comme leur

cadette Elizabeth Anne dite Lizanne ensuite, allait y faire ses premiers pas sur scène.

Peggy avait un rôle dans la pièce *Don't Feed the Animals*¹ ; mais au moment de la représentation, la varicelle l'avait clouée au lit et Grace, qui connaissait le texte par cœur, l'avait remplacée au pied levé. *Don't Feed the Animals* avait été la première des six pièces auxquelles Grace avait participé à l'académie de théâtre d'East Falls. Il lui avait ensuite été donné de jouer dans une pièce de son oncle.

Cette expérience et les encouragements de George avaient poussé Grace à continuer dans cette voie. Tout en poursuivant ses études, elle s'était inscrite à la Stevens School, un établissement privé de Germantown, un quartier situé au nord-ouest de Philadelphie. Elle y avait reçu de nouveaux cours de comédie ainsi que des leçons de danse et avait intégré l'équipe de hockey. En mai 1947, Grace était venue grossir les rangs des diplômés de la petite institution. Pour l'annuaire, chaque élève était prié d'indiquer les noms de son actrice et de son acteur favoris. Grace P. Kelly avait cité Ingrid Bergman, à l'écran l'année précédente dans *Les Enchaînés* (*Notorious*) d'Alfred Hitchcock – avec qui la Suédoise avait déjà tourné *La Maison du docteur Edwardes* (*Spell-bound*) – et Joseph Cotten, l'acteur de *Citizen Kane* d'Orson Welles – qu'Hitchcock avait également dirigé².

Ce diplôme constituait une première reconnaissance. Grace avait dès lors pu trouver en elle l'as-

1. *Défense de nourrir les animaux.*

2. En 1943 dans *L'Ombre d'un doute* (*Shadow of a Doubt*).

surance nécessaire pour déclarer à son père et au « général prussien », ainsi que les enfants surnommaient leur mère, qu'elle voulait devenir actrice. « Mes parents, malgré le sérieux avec lequel ils envisageaient la vie en général, et celle de leurs enfants en particulier, étaient des gens très larges d'esprit. Il n'existait pas pour eux de mauvais métier. Comme j'étais leur fille, ils savaient que, quelque fût le métier que je choisirais, je le ferais bien. Cela leur suffisait. Chez les Kelly, on se faisait toujours confiance. »¹

Il était d'autant plus logique sinon d'encourager Grace dans cette voie, du moins de ne pas la décourager de s'y engager, que ses résultats scolaires n'étaient guère glorieux. Son niveau en mathématiques, notamment, laissait franchement à désirer. Et en cette fin d'année scolaire 1947, c'était un autre des membres de la fratrie qui retenait toute l'attention parentale.

Les Kelly et le Vieux Continent

Depuis la fin de la Grande Guerre, John Kelly entretenait à l'égard de l'Europe un certain ressentiment. Il avait risqué sa vie pour le Vieux Continent mais, lorsqu'il avait voulu s'inscrire à la régata royale de Henley, cette compétition d'aviron de couple organisée chaque année en juillet sur la Tamise, il en avait été écarté au motif qu'il avait préalablement travaillé de ses mains – ce qui, d'après le règle-

1. Frédéric Mitterrand, *Les années Grace Kelly Princesse de Monaco*, Skira Editore/Grimaldi Forum Monaco, 2007, p. 52.

ment, était indigne des gentlemen que se devaient d'être les participants. La maçonnerie empêchait John Kelly de participer à la plus prestigieuse des courses de son sport. Et le télégramme qui le lui avait annoncé était arrivé quelques jours seulement avant la course, alors que son bagage pour traverser à nouveau l'Atlantique était fait. L'affaire avait été médiatisée de part et d'autre de l'océan – Kelly n'était plus un inconnu – et le candidat malheureux avait gagné encore davantage en popularité. Malgré tout, l'Europe avait conservé le goût amer de l'injustice et de la victoire manquée. C'était cette amertume qui avait poussé John B. à concourir aux Jeux olympiques de 1920. En remportant deux médailles d'or, il avait pensé assouvir sa soif de revanche. Mais c'était avec le Royaume-Uni qu'il avait des comptes à régler.¹

En 1947, c'était toute la famille Kelly qui avait à nouveau traversé l'Atlantique dans le sillage du patriarche. John Jr. allait participer à la fameuse régates de Henley. L'heure de la revanche avait sonné. Le père ne s'était pas trompé, et le seul garçon de la famille, brillamment entraîné par son paternel, avait remporté la régates royale en juillet 1947 ; il allait la remporter à nouveau deux ans plus tard. Jack était vengé, et « Kell », le fiston, n'allait pas s'arrêter là : il allait ensuite représenter les États-Unis aux Jeux olympiques de Londres en 1948, d'Helsinki en 1952, de Melbourne en 1956 et de Rome en 1960. En Australie, il allait même gagner

1. John Kelly aurait d'ailleurs envoyé au roi George V la casquette avec laquelle il avait remporté ses médailles à Anvers en 1920 accompagnée de cette dédicace : « Salutations d'un maçon ».

une médaille de bronze en individuel qu'il offrirait à sa sœur Grace tout juste mariée¹. Voilà un enfant qui n'était pas décevant ! John Jr. était le digne fils de son père.²

Pour Grace, ce voyage au cœur de l'été avait été un ravissement de tous les instants. Elle avait pensé ne faire qu'accompagner son sportif de frère, elle était tombée sous le charme de cette Europe qu'elle visitait pour la première fois. En Angleterre puis en Suisse, elle avait beaucoup observé, les lieux comme les comportements, les coiffures comme les toilettes, et tout lui avait plu.

C'était imprégnée des manières et du bon goût des Européens en général et des Européennes en particulier que Grace était revenue sur la côte Est des États-Unis. Et c'était ainsi qu'on l'avait accueillie. Car quelque chose s'était produit, quelque chose d'invisible, de silencieux mais de prémonitoire certainement, quelque chose qui l'avait imperceptiblement changée. Sa beauté était comme plus raffinée, et elle se remarquait davantage encore. Elle attirerait bientôt l'attention de publicitaires chargés de

1. Marchant dans les pas de son père en politique et en affaires également, John Kelly Jr. sera conseiller municipal de Philadelphie douze années durant et reprendra la briqueterie familiale ; retraité de l'aviron en 1964, il sera également élu à la présidence du Comité olympique des États-Unis en 1985, un an avant son décès d'une crise cardiaque. L'avenue East River de Philadelphie sera renommée avenue Kelly en son honneur.

2. En 2003, la régate royale de Henley inaugurera une course féminine par quatre baptisée « Princess Grace Challenge Cup » en hommage à la fois à la princesse et aux deux champions d'aviron de la famille Kelly. Albert II remettra les prix aux vainqueurs en 2004, comme l'avait fait sa mère l'année précédant son décès.

promouvoir des produits de luxe. Avec ses premiers cachets, elle s'offrirait des voyages à Paris – comme un avant-goût du déracinement, elle se griserait de ces éphémères bouffées d'Europe. Elle y serait Américaine plus que jamais, tandis qu'aux États-Unis retrouvés, en cet été 1947, l'Europe émanait de sa personne toute entière.

Pourtant, cette rencontre avec le Vieux Continent avait failli coûter à Grace sa carrière d'actrice : le séjour l'avait empêchée de s'inscrire en temps et en heure au conservatoire d'art dramatique. Son patronyme commun avec le dramaturge renommé l'avait sauvée. Le destin sait toujours s'arranger des contretemps. Et en 1947, celui de Grace Patricia Kelly était bel et bien en marche.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Une Américaine à Monaco
Sophie Adriansen



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

